

Nul n'est prophète en son pays. En mémoire de Mario Turchetti

Xavier Gendre

DANS **RÉFORME, HUMANISME, RENAISSANCE** 2025/1 N° 100, PAGES 21 À 27

ÉDITIONS **ASSOCIATION D'ÉTUDES SUR LA RENAISSANCE, L'HUMANISME ET LA RÉFORME**

ISSN 1771-1347

DOI 10.3917/rhren.100.0021

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-reforme-humanisme-renaissance-2025-1-page-21?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association d'études sur la Renaissance, l'Humanisme et la Réforme.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Nul n'est prophète en son pays. En mémoire de Mario Turchetti

Xavier GENDRE

Sorbonne Université

Université de Fribourg (CH)

Il nous incombe aujourd'hui de brosser le portrait de l'homme et du savant que fut Mario Turchetti. Pourtant pas ou peu de références scientifiques dans ce texte mais des souvenirs qui permettront, je l'espère, de faire honneur tant à l'érudit qu'à l'homme bienveillant qu'il a été à mon égard et d'évoquer la manière dont il concevait sa discipline et son enseignement. Pour ce faire, je vais devoir commencer par parler un peu de moi. J'espère que vous m'en excuserez.

Il s'agit en effet d'abord des souvenirs de l'étudiant que j'étais. Car c'est dès le début de mes études universitaires que je rencontrai pour la première fois celui qui était alors pour moi le Professeur Turchetti. Jeune bachelier fraîchement dispensé de mes obligations militaires en Suisse, je me décidai à m'inscrire à l'université de ma ville natale, Fribourg. Convaincu depuis longtemps de vouloir suivre un cursus en histoire et en littérature, je commençai donc par assister aux cours, dont celui d'histoire moderne, cours obligatoire du jeudi après-midi donné par le Professeur Mario Turchetti.

Alors que les cours proposés par les départements couvrant les autres périodes historiques étaient nommés de manière précise, sans équivoque, et abordaient, pour ceux que je me rappelle avoir suivis, l'histoire des évergètes grecs pour l'histoire antique, les croisades ou la vie monacale pour l'histoire médiévale ou encore l'histoire des réformes sociales dans le système politique suisse aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles pour l'histoire

contemporaine, l'offre des cours du département d'histoire moderne, du moins ceux du Professeur Turchetti, avait de quoi susciter une curiosité mêlée d'incompréhension pour le jeune étudiant que j'étais. Encore habitué aux cours d'histoire du lycée, je me retrouvai donc assis dans l'amphithéâtre à écouter le titulaire de la chaire d'histoire moderne nous parler de concorde, de tolérance, de tyrannie ou encore de *respublica christiana*... Des termes et des notions aussi abstraits que mystérieux pour ma première année d'université.

Il s'agirait donc d'histoire politique, assurément. Il ne s'agirait pas, en revanche, d'histoire sociale, juridique ou religieuse. Du moins pas telle qu'on la conçoit habituellement. Pas d'études de registres paroissiaux afin de déterminer l'influence des recommandations de l'Église sur les mariages et les naissances dans une région précise, pas d'analyse de testaments et d'inventaires après-décès dans une paroisse en particulier ou de recherche d'articles de journaux dans les archives de la bibliothèque cantonale afin d'étudier les débats entre conservateurs et radicaux. Pas d'études de cas particuliers et locaux. Pas d'histoire sociale, juridique ou religieuse. Ou plutôt si. Il ne s'agirait que de cela : une histoire générale et universelle, une histoire de la pensée et plus particulièrement celle de la pensée politique qui, à l'époque qui nous intéresse, était indissociable de l'organisation sociale, juridique et religieuse. C'est ainsi que, fasciné par l'impalpabilité de cette histoire de la pensée politique que le Professeur Turchetti savait rendre si tangible, je décidai de m'engager un peu plus loin dans l'étude d'une branche qui me paraissait encore mystérieuse.

Naturellement, lors des séminaires, il me fut impossible de ne pas m'arrêter sur des études de cas plus précis. C'est ainsi que je rédigeai sous sa direction mes premiers travaux, puis mon mémoire de *Bachelor* sur l'enfermement des pauvres en France au XVII^e siècle. Pour beaucoup de mes camarades, il ne s'agissait que de satisfaire aux exigences du règlement afin d'obtenir les crédits nécessaires à la validation du module. Beaucoup se dirigeaient, pour leur *Master*, vers d'autres périodes historiques. Pas assez de guerres mondiales à décortiquer, de régimes totalitaires à appréhender, de crises sociales et économiques ou de développement

industriel à étudier. C'était mal connaître l'Ancien Régime. Ce qui me paraissait être un désintérêt pour la période moderne cachait peut-être également une peur de la difficulté. Car, le Professeur Turchetti était d'une grande exigence. Tandis que les cours de méthodologie historique des autres départements étaient plus scolaires et davantage tournés vers l'étudiant, ceux de Mario Turchetti nous emmenaient sur les traces de la *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*¹ de Jean Bodin ou sur les pas de l'*Histoire romaine*² de Theodor Mommsen. Et je dois bien avouer que cela demandait une volonté et un investissement supplémentaires. Mais pour qui voulait bien le suivre dans cette voie, l'intérêt n'en était que décuplé. L'autre condition sine qua non était de se plonger dans son *Tyrannie et tyrannicide*³, ouvrage de 992 pages auquel on reconnaissait immédiatement l'étudiant en histoire moderne.

Désormais convaincu de vouloir continuer sur cette voie, je me perfectionnai en histoire moderne et assistai aux cours de Denis Crouzet et de Lucien Bély, venus spécialement depuis Paris à Fribourg, sur l'invitation du Professeur Turchetti. C'est également sous sa supervision que je rédigeai par la suite mon mémoire de *Master* sur les miroirs des princes, un sujet qui l'intéressait tout particulièrement alors qu'il était en train de travailler sur la traduction de l'*Institutio principis christiani* d'Érasme⁴. Fraîchement diplômé, je m'apprêtais à quitter les bancs universitaires et mon directeur de mémoire.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Au détour d'une discussion, j'émis l'idée d'entamer une thèse de doctorat, sous sa direction, cela va sans dire, car il m'avait transmis le virus de l'histoire des idées politiques. Et c'est ainsi que commença une nouvelle relation, plus personnelle, avec celui qui devint au fil du temps plus qu'un directeur de thèse, un mentor et un ami. De cette période riche au plan intellectuel, je retiens avant tout

1. Jean Bodin, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, Paris, Apud Martinum Iuuenem, 1566.

2. Theodor Mommsen, *Histoire romaine*, Paris, R. Laffont, 2 vol., 2011.

3. Mario Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

4. Érasme, *La formation du prince chrétien/Institutio principis christiani*, édition de Mario Turchetti, Paris, Classiques Garnier, 2015.

ses encouragements alors que je travaillais pour financer mes recherches, nos rencontres dans son bureau ou à la cafétéria des lettres, des cafés sur les terrasses de la place du Mollard à Genève, de son invitation au colloque⁵ sur Érasme à l'occasion de la parution de sa traduction de la *Formation du prince chrétien*, de ma présentation au Professeur Zarka qui, par amitié pour Mario Turchetti, accepta de codiriger ma thèse et, enfin, de ses vœux, rédigés depuis le ferry qui l'emmenait vers son île natale, la Sicile, pour aborder la dernière ligne droite de ma thèse. Il me parlait toujours avec émotion de ses produits de la terre et de la mer, de Taormina... Son pays. Cependant, nul n'est prophète en son pays.

Il me faut à présent expliquer le titre de ma communication. J'emploie cette expression en référence au pays qui l'a vu exercer sa profession universitaire, la Suisse. Peut-être m'en aurait-il voulu d'utiliser cette expression d'origine biblique et que l'on retrouve dans l'Évangile selon Saint Luc, au chapitre 4, verset 24⁶, pour acquérir au milieu du XVII^e siècle le sens qu'on lui connaît aujourd'hui. Montaigne également nous le répète au livre 3 des *Essais*: « Nul n'a été prophète non seulement en sa maison, mais en son pays, dit l'expérience des histoires⁷. »

En effet, l'œuvre scientifique de Mario Turchetti aura trouvé un meilleur écho hors de sa terre d'adoption – comme le prouvera « l'expérience des histoires » –, car elle était certainement trop peu ancrée dans l'histoire locale pour un public peu enclin à élargir son horizon. C'était mal connaître sa formation, son parcours et surtout sa sensibilité historique, qui auront forgé son œuvre scientifique et ouvert ses recherches vers l'extérieur, en transcendant les frontières. On m'a un jour adressé le plus grand compliment que l'on pouvait me faire: « Votre sujet de recherche, Monsieur Gendre, est très *turchettien*. D'ailleurs je n'y comprends rien. »

5. Érasme de Rotterdam, *La formation du Prince Chrétien* (1516). *La religion et la politique face à la guerre*, Colloque scientifique international, Université de Fribourg, en coopération avec l'Erasmus-Universität de Rotterdam, 4 mars 2016.

6. « Puis il ajouta: "Amen, je vous le dis: aucun prophète ne trouve un accueil favorable dans son pays." »

7. Michel de Montaigne, *Essais*, édition réalisée sous la direction de Jean Céard, Paris, Librairie générale française, 2001, Livre III, chapitre 2 « Du repentir », p. 1263.

Voilà qui résumait parfaitement l'influence qu'a eue Mario Turchetti sur mes recherches, influence exprimée au travers d'un néologisme qui flat-tait autant le destinataire qu'il soulignait le manque de curiosité du locuteur. Ironiquement, entendre son nom de famille transformé par l'ajout d'un suffixe pour induire une filiation entre l'œuvre et son auteur l'aurait certainement fait sourire, lui qui m'a toujours impressionné par sa modestie et sa discrétion.

Sa modestie, comme lors de sa leçon d'adieu, simple cours de fin de semestre auquel seuls les applaudissements prolongés, ainsi que le martelage germanique des poings des élèves sur les pupitres, confèrent un caractère unique alors qu'il marquait la fin d'une vie d'enseignement. Sa modestie, comme lorsqu'il évoquait, lors de nos échanges, ses origines siciliennes et son parcours, en omettant volontairement ses exploits. Ce n'est qu'indirectement que j'appris son passé de champion de natation ou son titre honorifique d'homme de l'année de Taormina.

Sa discrétion également, à quelques rares exceptions près : lorsqu'il se racontait dans des histoires de jeunesse, évoquant le souvenir d'un voyage en Inde, ou à l'occasion de digressions musicologiques sur Beethoven ou sur le morceau *Spiegel im Spiegel*, « miroir dans le miroir », d'Arvo Pärt qui mêlait nos goûts musicaux et notre intérêt pour le genre du miroir des princes. Enfin, plus qu'au savant et au scientifique, dont d'autres parleront mieux que moi, c'est avant tout à l'homme que je souhaiterais rendre hommage, à l'homme et aux qualités qui le distinguaient.

Je le fais avec d'autant plus d'émotion que c'est à Paris, que nous nous sommes vus pour la dernière fois, lors de la soutenance de ma thèse en Sorbonne, quelques semaines avant l'arrivée du covid en Europe. De cette journée, je garderai le souvenir de ses encouragements, de ses félicitations, et plus encore du repas commun et festif pris avec ma famille dans un restaurant corse qui lui ressemblait : méditerranéen et insulaire, chaleureux et généreux.

Au moment de conclure, je souhaite encore souligner les deux qualités principales auxquelles je l'associe en repensant à lui. En premier lieu, la qualité de son enseignement qui a toujours consisté à aller chercher

chez l'étudiant ce qu'il savait déjà et, surtout, à l'encourager à aller plus loin et à ne pas se contenter d'une attitude passive en cours. Il s'agissait d'une maïeutique de l'apprentissage de l'histoire et du métier d'historien, exigeante certes, mais gratifiante et nécessaire, qui pouvait nous pousser dans nos derniers retranchements dans l'espoir d'acquérir un savoir qui se méritait. En second lieu, la loyauté qui le caractérisait. Je suis certain, au moment d'écrire ces mots, que ce terme résonnera chez d'autres au moment d'évoquer leur relation avec Mario Turchetti. Cette loyauté l'a poussé, durant près de deux décennies qu'a duré notre relation de professeur à élève à ne jamais m'oublier, à toujours répondre positivement et avec engouement à mes sollicitations scientifiques ou administratives. Pendant tout ce temps, il a continué à me conseiller, à relire et à corriger, récemment encore, des projets de recherche pour lesquels je faisais appel à son expertise. Cette loyauté détonnait dans un monde toujours plus orienté vers la recherche du succès facile au détriment de la réflexion. Cette loyauté faisait de Mario Turchetti un professeur estimé et un ami fidèle autant qu'un homme d'avant, un homme du « monde d'hier », pour reprendre l'expression de l'autobiographie de Stefan Zweig⁸, dans le sens le plus positif qu'il soit.

Quel choc d'apprendre sa disparition, lui sur qui le temps ne semblait pas avoir d'emprise. Son œuvre scientifique élaborée tout au long de sa vie de chercheur lui survivra, à n'en point douter.

Au revoir Professeur.

8. Stefan Zweig, *Le monde d'hier : souvenirs d'un Européen*, Paris, Albin Michel, 1948.

